

Lina Bögli

En avant !

*Lettres écrites
pendant un voyage autour du monde*

Adapté d'après l'anglais et l'allemand
par M^{me} G. Penet-Godet



camPoche

« En avant! »,
a paru en édition originale en 1908, à Lausanne,
chez Payot & C^{ie}, Éditeurs.

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« En avant! »,
cent quatre-vingt-treizième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le vingt-deuxième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Dieyla Sow et Daniela Spring
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: portrait de Lina Bögli en 1892
Photogravure: Bertrand Lauber, Color⁺, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une entreprise du groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-193-8
Tous droits réservés
© pour la présente édition: 2007 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À mon amie
– dans tous les pays du monde:
LA JEUNE FILLE

I

Cracovie, Autriche, 2 juin 1892.

MA CHÈRE ELISABETH,

TU VAS PENSER, en lisant cette lettre, que je suis devenue folle: je vais t'annoncer la plus extraordinaire, la plus incroyable nouvelle à laquelle tu puisses t'attendre. Tu te rappelles la carte que je t'écrivais il y a moins de deux ans, après avoir traversé la Manche, et où je te disais: «Je ne retraverserais pas la mer pour tous les trésors du Pérou. Eh bien, ma chère, en vraie femme j'ai changé d'idée, et je m'en vais faire le tour du monde, toute seule, de mon propre mouvement.

La première chose que tu demanderas c'est:

«Qui a pu lui mettre pareille idée en tête?»

– Personne. Tu sais que je suis parfaitement capable de concevoir de folles idées, et aussi de les mettre à exécution. Cette dernière m'est venue par cet après-midi solitaire de dimanche, comme j'étais étendue sur le sofa, réfléchissant au vide de l'existence d'une

femme seule. Toi qui as père, mère et frères auxquels te dévouer, et qui t'aiment, tu ne peux te figurer combien la vie paraît dénuée à une jeune fille sans parents, sans famille, sans raison d'être en ce monde. « Pour un homme, me disais-je, la situation est moins triste : il peut entreprendre ce qu'il veut pour rompre la monotonie de sa vie ; oui, être un homme, ce serait la liberté ! » Je me demandais ce que je ferais si j'étais un homme : « Je ferais sûrement de grands voyages pour apprendre à connaître les humains et les pays. Pour voyager il faut de l'argent ; mais des milliers de jeunes gens allemands voyagent sans argent, et on lit souvent que des Anglais ont entrepris le tour du monde sans un sou, se louant ici et là comme portefaix, sommeliers, etc. Ont-ils réussi ? Je n'en doute pas ; un Anglais ne forme pas un projet sans l'exécuter, jusqu'au bout. Et pourquoi un Suisse n'en ferait-il pas autant qu'un Anglais ? ... ou bien ... une Suisse ? Pourquoi n'essaierais-je pas de voir s'il est possible à une femme de faire son chemin seule autour du monde ? J'ai économisé un peu d'argent que je puis dépenser comme je l'entends. Peut-être suffirait-il à payer mon voyage en Australie. Et là, je tâcherais de trouver du travail. J'ai un certificat d'enseignement ; il doit y avoir des enfants dans l'hémisphère Sud, et par conséquent des écoles, dans l'une desquelles je pourrais convenir. »

Telles étaient mes réflexions ; et plus j'y pensais, plus la chose me paraissait simple et facile. Qui pourrait mieux que moi exécuter ce projet ? Je ne suis nécessaire à personne, je n'ai point de parents qui pourraient se tourmenter pour moi...

Donc, je pars.

Tu es la première qui entend parler de mon projet « insensé ». Ce que tu répondras, je le devine, et je puis te dire d'avance que toutes les exhortations ne serviront de rien, car je suis décidée à suivre mon inspiration. J'ai déjà fait le premier pas en écrivant à la compagnie P. et O., à Londres, pour demander des informations quant aux départs des paquebots australiens. J'ai envoyé tout de suite un domestique à la boîte aux lettres la plus proche, de peur de me repentir à la réflexion. Dans ce moment-ci je suis pleine de courage et d'espoir. Une jeune fille faisant le tour du monde sans argent, sans lettres d'introduction, sans connaissances dans aucune partie du monde, cela me semble aujourd'hui une affaire toute simple.

Me semblera-t-elle ainsi demain ? C'est la question.

II

Cracovie, Autriche, 12 juillet 1892.

MES MALLES sont prêtes ; je prends ce soir à neuf heures l'express de Vienne, et dis adieu à cette chère Cracovie avec l'espoir de la revoir dans dix ans. Car j'ai décidé que mon voyage durerait dix ans, pour avoir pleinement le temps d'étudier les pays et

les gens. Pourquoi juste dix années ? Parce que, pour réussir quelque chose, j'ai besoin d'un plan fixe d'après lequel agir. En outre, je m'attends à avoir cette terrible maladie des Suisses, le *Heimweh* : je serais alors capable de remballer mes hardes et de revenir au bout d'une année. Mais je tiens toujours un engagement pris, fût-ce envers moi-même : si je me promets de rester dix ans loin, je tiendrai bon.

Dimanche prochain le vapeur anglo-australien le *Ballarat* arrivera à Brindisi ; il faut que je m'y trouve ce jour-là. Mes quatorze cents francs suffiront : le voyage de Brindisi à Sydney, en seconde naturellement, coûte mille francs ; les quatre cents francs qui resteront serviront à toutes les autres dépenses du voyage. C'est donc sans aucun argent que je devrai commencer ma vie dans un autre continent. Tu trouves la chose bien risquée et déraisonnable ; mais c'est de propos délibéré que je m'enlève toute possibilité de retour ; et c'est pourquoi je vais tout d'abord en Australie, pays si éloigné que je suis certaine de n'y pas trouver de connaissances. Il sera inutile de penser au retour, car songe combien il me faudra travailler avant d'avoir de nouveau quatorze cents francs ; d'ici là j'aurai bien endurci mon cœur !

Je te remercie de ta bonne lettre et de tes sages exhortations ; elles n'ont rien changé à rien, mais elles prouvent que mon bien te tient à cœur, et cela me fait plaisir de le savoir. Je ne peux te décrire la sensation produite par ma résolution dans cette chère vieille ville de Cracovie. D'abord personne n'a voulu me croire ; on riait quand je parlais de mon

départ imminent, et je ne pouvais faire autrement que de rire aussi ; tout cela me semblait si absurde ! Mais quand on a vu que je parlais sérieusement, ciel ! quelle avalanche de reproches, de critiques et d'avertissements ! J'ai prêté attention, pendant ces dix derniers jours, aux descriptions de tous les naufrages du siècle, et à des histoires sans nombre de jeunes filles prises dans des pièges, vendues comme esclaves, assassinées, etc. Je n'ai entendu un mot d'approbation de personne. Et pourtant je ne suis point effrayée : je me dis que Dieu est le Père des orphelins, et qu'Il est partout.

III

Trieste, 14 juillet 1892.

JE ME TROUVE ici, pour la première fois de ma vie, seule dans un hôtel, et je me sens, il faut l'avouer, très isolée et étrangère. J'ai même été sur le point de retourner en arrière malgré mes bonnes résolutions. Si je ne l'ai pas fait, c'est grâce à un incident singulier et que je considère comme providentiel.

Je suis arrivée ici ce matin, après un voyage très chaud et fatigant. Ne sachant rien des hôtels de Trieste, je choisis l'hôtel du *Bon Berger* à cause de son beau nom. As-tu jamais remarqué combien une

chambre d'hôtel semble triste et froide, si prétentieux qu'en soit l'ameublement? Les meubles, comme les personnes, doivent être traités avec bienveillance, et même avec affection, pour avoir l'air confortable. Dans un hôtel, les meubles sont maniés par chacun avec indifférence; c'est pourquoi tout semble y respirer le découragement; je ne suis pas étonnée que tant de gens se suicident dans les hôtels.

Ce matin, comme j'étais assise solitaire dans ma chambre, j'ai soudainement commencé à réaliser ce que je faisais, pensé à ce que j'abandonnais, et à tout ce qui peut m'arriver dans des pays étrangers et inconnus. Pendant les derniers jours à Cracovie, je n'ai pas eu le temps de réfléchir; je me suis étourdie dans un tourbillon de plaisirs divers, car chacun de mes amis a voulu m'inviter encore une fois, personne ne s'attendant à me revoir jamais...

Afin de me fuir moi-même et de donner un autre cours à mes pensées, je descendis au bureau maritime des bateaux autrichiens, pour demander le nom du vapeur qui devait me transporter à Brindisi. Le commis auquel je m'adressai ne le savait pas, ou avait quelque chose de plus important à faire: il me laissa pour quelques minutes seule dans le bureau, et je regardai au-dehors les nombreux vaisseaux avec leur forêt de mâts, et, plus loin, la mer, qui m'a toujours inspiré une crainte excessive.

Tout à coup je me sentis si complètement seule, je fus prise d'une telle angoisse de l'inconnu, que je me décidai brusquement à retourner chez moi, non pas à Cracovie, où l'on aurait ri de moi, mais dans

ma vraie patrie, en Suisse, où personne ne connaissait rien de mes projets.

J'étais donc sur le point de quitter le bureau, quand le mot de *Vorwärts* frappa mon oreille. Je me retournai : le commis venait de rentrer dans le bureau ; voyant ma surprise, il répéta poliment : « Le bateau que vous prendrez est le *Vorwärts*. »

Impossible de te décrire l'impression que fit ce simple mot sur mon cœur défaillant. Je me sentis comme traversée d'un courant électrique. Mon découragement et ma peur s'en étaient allés. J'étais redevenue entreprenante ; la mer ne m'effrayait plus ; les êtres humains ne m'intimidaient plus. Je crois fermement qu'à ce moment-là Dieu m'a ordonné d'aller en avant. Et, désormais, *Vorwärts* sera ma devise.

IV

À bord du Vorwärts, 16 juillet 1892.

NOUS AVONS quitté Trieste hier après-midi par un temps magnifique. La ville vue de la mer offrait un imposant coup d'œil. Je suis étonnée qu'on ne parle pas davantage de la beauté du paysage autrichien. Il n'y a pas en Europe beaucoup de routes plus belles que celle de Vienne à Trieste en passant par Salzbourg. La mer Adriatique se montre

aussi aujourd'hui dans toute sa splendeur ; l'eau est unie comme un miroir, et d'un bleu si magnifique que je la regarderais volontiers tout le jour. Mais il ne m'est pas permis de rêver sur le pont, car mon temps est requis par un long et maigre Anglais à l'air mélancolique ; il vient de Carlsbad, où il a séjourné pour soigner son foie, et retourne en Égypte, sa demeure actuelle. Pauvre homme ! Seul à bord de sa nationalité, il ne parle que sa langue, et personne autre que moi ne paraît savoir l'anglais. C'est donc à moi qu'il échoit de m'entretenir avec ce mélancolique fils d'Albion. Ce n'est pas toujours chose facile, je t'assure, spécialement à table, où la conversation a lieu en italien. Nous avons un capitaine très amusant, dont les histoires nous font rire continuellement. À chaque éclat de rire, mon voisin anglais me tire doucement par la manche en demandant : « Que disent-ils ? » Mais quand j'ai traduit dans mon anglais à moi la plaisanterie faite en italien, il n'y reste plus beaucoup de sel, et certainement pas assez pour qu'un Anglais puisse la goûter. Il rit tout de même, par politesse sans doute, mais d'un rire maladif et fiévreux qui n'a rien d'anglais.

Nous voici déjà en vue de Brindisi. On va me descendre avec mes bagages dans une petite chaloupe, car je suis seule à débarquer ici. Le capitaine trouve dommage de perdre tant de temps pour une si petite personne ; il m'a avertie que je serais descendue dans un petit bateau au moyen d'une corde, et laissée là avec mes bagages : « Il se trouvera bien par là des bateaux de pêcheurs ou de pirates pour vous recueillir », me dit-il.

Si je prenais le capitaine au sérieux, la perspective serait peu agréable... Le *Ballarat* ne doit partir que demain: j'aurai donc une seule nuit à passer dans une de ces désespérantes chambres d'hôtel. J'en frissonne d'avance!

V

À bord du *Ballarat*, 20 juillet 1892.

APRÈS TOUT, je n'ai pas été obligée d'aller dans un hôtel: le *Ballarat* était en rade quand j'arrivai; j'ai été transportée directement en chaloupe d'un vapeur à l'autre. Quoique je n'aie pas été descendue du *Vorwärts* au moyen d'une corde, le débarquement fut assez pénible, car j'eus à descendre l'escalier le plus branlant sur lequel j'aie jamais mis le pied, un vrai casse-cou. Pour entrer dans le *Ballarat* ce fut la même chose, si ce n'est que j'eus à monter au lieu de descendre. Mon transbordement n'a pas manqué de spectateurs, car tous les passagers du *Vorwärts* vinrent me jeter un dernier adieu, tandis que ceux du *Ballarat* se tenaient sur le pont supérieur, examinant avec curiosité cette chaloupe portant une petite femme et une malle énorme.

Le *Ballarat* m'apparaît comme une grande cité flottante. Quoique j'y sois depuis trois jours, je m'y perds encore quelquefois. Le commissaire, auquel

j'exprimai mon étonnement à la vue d'un tel monstre, me répondit en souriant que le *Ballarat* était un tout petit vaisseau. J'ai remarqué que les gens sourient très souvent quand j'exprime mon étonnement ou mes opinions sur les choses. Je crains de me montrer très provinciale, mais tout me semble si colossal, si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de paraître étonnée.

L'équipage compte cent quatre-vingts hommes ; quant aux passagers ils ne sont que cent cinquante environ ; le bateau pourrait en porter quatre fois plus. Je me félicite d'être en seconde classe, car c'est là que se trouvent les passagers les plus intéressants. Ce sont pour la plupart des Anglais – des officiers, des médecins, des ingénieurs. Il y a un très petit nombre de femmes, quelques épouses de fonctionnaires et d'officiers, et une demi-douzaine de jeunes fiancées qui vont se marier en Australie. Ces Anglais m'étonnent par leur manière de ne s'étonner de rien ! Ils s'en vont tous aux Indes ou en Australie, et pourtant ils font beaucoup moins d'embarras que nous, quand nous allons de Neuchâtel à Lausanne. À ma table se trouvent deux dames : la plus jeune va en Nouvelle-Zélande et aux îles Fidji pour visiter des cousins. Que dis-tu d'une pareille cousine ? L'autre, une vieille dame, vient de New York, où elle a été voir sa fille, et elle est en route pour l'Australie, où elle se rend chez son fils. Mon voisin de table, un officier de l'armée des Indes, retourne chaque été en Angleterre, et ne se croit pas un héros pour cela. Il y a aussi une dame de soixante-dix ans, qui s'est mariée il y a peu de mois avec un colon australien,

et suit maintenant son vieil époux dans sa lointaine patrie. Quelles héroïnes que les Anglaises !... N'ai-je pas connu une mère suisse qui rompit le mariage de sa fille, parce que celle-ci aurait dû suivre son mari dans un autre canton ?

VI

Canal de Suez, 21 juillet 1892.

NOUS GLISSONS doucement le long du canal de Suez.

La chaleur est intense ; être exposé à cette température serait un châtiment suffisant pour le pire criminel. Il n'y a pas un souffle de vent, et les rives du canal ont un aspect si désolé qu'on ne sent même pas le désir de regarder autour de soi. Je suis étendue sur une chaise longue, essayant d'écrire, mais je ne puis penser à autre chose qu'à la chaleur, et à ce pauvre Ferdinand de Lesseps. J'ai toujours eu une admiration spéciale pour l'art des ingénieurs : Ferdinand de Lesseps serait mon héros favori, s'il n'y avait le Panama... Pourquoi n'est-il pas mort après avoir terminé le canal de Suez ? Quel grand nom il eût laissé dans l'histoire du monde !

23 juillet. — Nous voici dans la mer Rouge, après avoir mis vingt-quatre heures à traverser le canal. Je me souviens d'avoir lu que rarement un

vaisseau passe la mer Rouge sans qu'il y ait un ou deux cas de mort parmi les passagers. Jusqu'ici personne n'est mort, mais les dames commencent à s'évanouir fréquemment, et les messieurs ont des figures qui présagent des attaques.

En considérant le régime de ces gens, je suis étonnée qu'ils ne soient pas plus malades : leur consommation de whisky serait déjà exagérée au Groenland ou en Laponie. Mon voisin de table, un jeune officier anglais, absorbe à chaque repas un grand verre de whisky et d'eau gazeuse. Je ne vois pas ce qu'il boit entre les repas, mais je suis sûre qu'il se « rafraîchit » de temps à autre. Il a naturellement un teint rouge et bleu, se trouve constamment dans un bain de sueur et jure tout le long du jour contre ce climat maudit.

Il n'est pas le seul ainsi, malheureusement, personne n'est complètement ivre, mais presque tous boivent trop. Quant aux dames qui s'évanouissent, elles manquent aussi de modération ; mon vis-à-vis, la fiancée australienne, absorbe en mangeant plusieurs verres d'eau glacée, puis une quantité de glaces. Est-il étonnant qu'elle tombe malade ? Pour moi je suis bien, et je l'attribue au régime auquel je me sou mets. Je ne prends aucun liquide excepté de l'eau chaude, depuis mon départ de Brindisi ; ce breuvage n'excite et n'échauffe pas, et il n'y a pas de danger que j'en boive trop ! Si j'étais le capitaine, je ferais hermétiquement la caisse à glace, et surtout la buvette, pendant la traversée de ces régions tropicales ; la santé générale en serait meilleure.

VII

Aden, 26 juillet 1892.

ENFIN nous avons derrière nous la mer Rouge et les grandes chaleurs. Grâce à un fort vent soufflant de l'Inde, nous avons un peu plus de fraîcheur, quoique Aden soit considéré comme l'endroit le plus chaud de la terre. Pour illustrer ce fait, on raconte l'histoire d'un soldat anglais qui, étant mort à Aden, réapparut la nuit qui suivit son enterrement et pria l'un de ses camarades de lui donner une couverture de laine, parce qu'il souffrait trop du froid dans le royaume de Pluton.

Aden est la ville la plus triste et la plus désolée que j'aie vue. Les maisons, ou plutôt les masures, sont bâties au pied d'un rocher aride et nu, de teinte rougeâtre, au sommet duquel se dresse la citadelle anglaise. Le brun-rouge est la couleur dominante; nulle part on ne voit la moindre tache de verdure. Il ne pleut que tous les trois ans, quelquefois même plus rarement. Dans l'intervalle, on puise l'eau dans des citernes colossales, qui passent pour les meilleures du monde et dont la construction est attribuée à Salomon.

Les habitants de cet endroit brûlé et aride n'ont pas l'air très heureux, comme tu peux le penser. Lis *L'Enfer* de Dante, représente-toi les gens qui y sont

dépeints, et tu auras une idée des habitants d'Aden, maigres, hâves, desséchés, avec de grands yeux noirs et tristes. Ils vendent des poteries et des plumes d'autruche ; je me suis acheté un superbe boa de plumes. Le marchand m'en demanda d'abord sept livres sterling, mais un Américain, un de mes compagnons de voyage, qui évidemment nous surveillait, vint à mon secours et l'obtint pour une livre.

Les seules figures gaies et avenantes, ce sont celles des plongeurs. À peine un vaisseau a-t-il fait son entrée dans le port qu'il est envahi par une armée de jeunes garçons nus qui poussent une véritable clameur ; *Have a dive? have a dive?...*, ce qui signifie : « Voulez-vous un plongeur?... » Vous lancez une pièce d'argent à la mer ; le garçon plonge, quelquefois de la hauteur d'un grand mât, et la rapporte entre ses dents. Cet argent est à lui ; mais il ne plonge pas pour une pièce de cuivre. Le métier de plongeur est très lucratif ; songe combien de navires passent chaque semaine à Aden se rendant en Australie, aux Indes, en Chine ou au Japon. Un des garçons me montra l'argent qu'il avait gagné ce jour-là : il avait dix-huit schellings, et la représentation avait duré une heure !

VIII

Colombo, Ceylan, 2 août 1892.

C EYLAN EST souvent appelée la « Reine des Îles ». Tu me demandes si j'en suis enchantée ? Évidemment j'en suis ravie ; qui ne le serait, après n'avoir pas vu trace de verdure pendant deux semaines, et avoir été très maltraité par la mer durant une semaine ?

La traversée d'Aden à Colombo a été très mouvementée ; le grand *Ballarat* n'était qu'une balle entre les mains de Neptune ; le bâtiment craquait à toutes ses jointures et, quant à moi, j'étais sinon angoissée, du moins préparée à la mort. Il n'est donc pas étonnant que je me réjouisse d'être sur la terre ferme ; dans ce moment, Aden me paraîtrait beau, et Colombo bien davantage avec la splendeur de ses couleurs et de sa végétation. Je ne me suis pourtant pas encore habituée à l'exotique, et actuellement je préfère toujours un sapin ou un chêne suisse à un palmier. Du reste, où pourrait-on se mettre à l'ombre, sous cet immense tronc nu et lisse ? Je suis extrêmement prosaïque, malheureusement ; mais je préfère l'endroit où je me trouve le mieux. Il y a, à Colombo, trop de degrés de chaleur, trop de serpents et trop de mendiants.

Il y a, au fond, deux Colombo : le Colombo anglais, avec ses jolies villas, et ses habitants affairés et tous vêtus de blanc ; puis la ville indigène, avec de

sales petites maisons entassées et une population pire même que les lazzarones napolitains. En effet, le lazzarone est tout à fait apprivoisé en comparaison de son frère le Cingalais. Tant que nous fûmes dans la ville anglaise, tout alla bien, mais dans la ville cingalaise on est à peine sûr de sa vie; nous fûmes littéralement enveloppés de mendiants. Non seulement ils vous poursuivent, mais ils se pendent à vos habits, essaient de vous arracher votre bracelet, votre chaîne de montre, votre argent. Ils nous lançaient même des pierres quand nous leur refusions de l'argent. Leur langage de mendiant est l'anglais; on entend toujours la même phrase d'un bout de l'île à l'autre: *Me no father, me no mother* – moi pas de père, moi pas de mère! Je me demande s'ils comprennent bien ce qu'ils disent; si oui, quelques-uns d'entre eux attribuent aux Blancs des cœurs bien tendres, car j'ai vu des hommes à l'air aussi vieux que Mathusalem tendre leurs mains vers moi avec la même touchante plainte: «Moi pas de père, moi pas de mère!»

Une partie d'entre nous visita les environs en *jinrickshaws*, voiturettes traînées par un homme. Je me sentais tout le temps humiliée d'humilier cet homme en me faisant traîner par lui. Espérons qu'il ne ressentait rien de pareil.

Nous allâmes aussi au marché, une place très animée. Cela me rappelle de nouveau Naples plus que toute autre chose. J'avais eu heureusement la prudence de remettre le petit reste de mon argent au capitaine et de ne prendre que quelques schellings avec moi. Je n'achetai qu'une demi-douzaine de

fruits, mais grâce aux mendiants je quittai la place sans un centime, car aussitôt que notre porte-monnaie apparaissait, l'argent nous était arraché des mains. Ce spectacle peut être très intéressant pour un artiste, mais il n'a pas le moindre charme à mes yeux ; et Ceylan serait appelée cent fois « le Paradis » que je lui préférerais ma patrie.

Quant aux fruits exotiques, ils furent aussi pour moi une déception. Leur apparence est trompeuse. La banane, trop farineuse, est plutôt un légume qu'un fruit. Beaucoup plus décevant encore est un fruit d'apparence délicieuse, le « mango » ou mangue. Il est succulent et tout en jus, mais, ô horreur ! ce jus a le goût de térébenthine ! Le seul de ces fruits qui m'eût paru bon, si j'avais su le manger comme il doit l'être, c'est l'ananas. N'en ayant jamais goûté, je le mangeai sans prendre garde aux tout petits piquants noirs qui s'y trouvent et me brûlai horriblement les lèvres. Oui, mon expérience des fruits tropicaux a été un échec ; je leur préfère de beaucoup les honnêtes pommes, poires et prunes de mon pays.

Il y a encore une chose qui m'empêcherait de vivre heureuse dans ce prétendu paradis, qui est peut-être celui des hommes et sûrement celui des serpents. Mais les pauvres femmes ! C'est un spectacle déchirant que celui de l'esclavage où elles sont réduites. Tandis que leur seigneur et maître flâne sur les quais et dans les rues, elles doivent bâtir des maisons, casser les pierres et porter de lourds fardeaux. J'ai même vu aujourd'hui un char rempli de pierres à bâtir tiré par des femmes dont quelques-unes portaient sur le dos leur nouveau-né !

IX

Adélaïde, Australie-Méridionale, 18 août 1892.

HIER MATIN, vers cinq heures, nous fûmes réveillées par des coups redoublés frappés à la porte de notre cabine. Effrayée, je m'écriai : « Qu'y a-t-il ? » Je croyais que nous coulions. Barnes, le surveillant de notre cabine, cria d'une voix de stentor : « Mesdames, levez-vous. Venez montrer vos langues. » Ce disant, il passa plus loin sans me laisser le temps de lui demander ce qu'il voulait dire.

Docilement, je me glissai hors de ma couchette pour commencer ma toilette, mais si intriguée par l'appel de Barnes que tout allait de travers. À quoi, au monde, pouvait-il bien penser, avec son « Mesdames, venez montrer vos langues ! » Il n'était pas homme à faire des plaisanteries, ou plutôt nous n'étions pas femmes à nous laisser mystifier par un intendant. Peut-être s'était-il trompé de cabine... Mais non, j'entendais toujours ses coups et sa voix répétant « Venez montrer vos langues ! » Si seulement Miss S., ma compagne de chambre, voulait se réveiller ! Comment pouvait-on dormir au milieu d'un pareil tintamarre ?

Enfin, elle se remue, se tourne vers moi et ouvre un œil appesanti. Je lui demande anxieusement ce

que cela signifie quand, à bord d'un navire, on reçoit l'ordre de venir montrer sa langue.

— Cela signifie que le docteur est venu de la terre ferme pour examiner notre santé.

— Et si notre santé n'est pas bonne, que s'en-suit-il ?

— Eh bien, les malades resteront en quarantaine pour deux ou trois semaines, dit Miss S. en se retournant paresseusement de l'autre côté.

Et la voilà de nouveau dans le pays des rêves me laissant, pauvre moi, dans la plus terrible perplexité.

J'avais été très souffrante tout le temps depuis Colombo ; était-ce l'effet des « mangos » ou celui de l'océan Indien, je ne le sais pas exactement, mais j'étais sûre que ma langue était loin d'avoir la bonne couleur. De plus, j'avais lu dans un des registres de la Compagnie que le passager vivait à ses propres frais durant la quarantaine. À supposer que je fusse retenue là, que devenir ? Après avoir payé les nombreux demi-souverains que je devais distribuer en pourboires, il me resterait exactement cinq livres, lesquelles seraient plus que dépensées en trois semaines de quarantaine ; et je serais ensuite laissée sans un sou dans un continent inconnu, où je ne savais pas même le nom de qui que ce fût.

Si j'eusse seulement confié mon anxiété à Miss S., quand à la fin elle se décida à se lever, combien de tourments je me serais épargnés ! Mais j'étais beaucoup trop malheureuse pour parler ; et d'ailleurs comment parler à des étrangers de mes affaires d'argent ?

Enfin l'heure redoutée arrive. Nous sommes tous appelés sur le pont. L'équipage se tient d'un côté, les passagers de l'autre, et le docteur examine déjà les langues des matelots. Si je n'étais trop malheureuse pour cela, je ferais de bons rires à voir cette rangée d'hommes, tirant tous la langue aussi longue que possible; mais dans ce moment-là rien ne me paraît comique. Je me dissimule modestement – très modestement, en vérité – derrière deux de mes compagnes les plus grandes et m'efforce de me montrer aussi peu que possible. Pour la première fois de ma vie, j'essaie de me faire plus petite que je ne suis.

Enfin, le docteur vient vers notre rangée et examine le premier des hommes sans même demander à voir sa langue. Il passe de la même façon devant le second et le troisième. Mais sûrement il va regarder la mienne, car ma pâleur me trahira!... Mon cœur bat de plus en plus vite! Maintenant, il regarde Miss B., à ma droite, puis Miss M. à ma gauche; ensuite, il m'effleure du regard... Il passe, je respire... Mais non, le voilà qui revient en arrière et m'examine de plus près. Je tremble. Alors un large sourire passe sur la large face de l'Esculape, il s'en va; je suis sauvée!

En général, je n'aime pas qu'on rie de moi mais, cette fois, je ne me formalisai même pas devant les rires bruyants du médecin du bord, lorsque je lui racontai mes frayeurs, joyeuse que j'étais de n'avoir pas à dépenser mes cinq livres en quarantaine. Si j'avais été une personne de plus d'expérience, ou de plus de bon sens, j'aurais su que la quarantaine n'est infligée qu'aux maladies contagieuses, et je me serais épargné un mauvais quart d'heure.

Hier après-midi, j'ai mis le pied pour la première fois sur le continent australien. C'était le 17 août, un mois exactement après mon départ d'Europe. Une belle journée, douce et ensoleillée bien que nous ayons l'hiver, mais un hiver méridional, avec des roses sur les terrasses et les balcons.

Le nom d'Australie a toujours éveillé en moi l'idée de plaines arides et sablonneuses : je suis donc agréablement surprise d'y trouver une telle abondance de verdure et de fleurs magnifiques. Ce n'est qu'un vaste jardin aussi loin que je puis voir. Évidemment, si j'étais arrivée en été, la contrée eût présenté un aspect tout différent.

Adélaïde, la capitale de l'Australie-Méridionale, est une ville naissante, fondée depuis 1837 ; elle porte le nom de l'épouse du roi Guillaume d'Angleterre. Accoutumée à voir des villes vieilles de mille ans, je reste stupéfaite devant celle-ci, si neuve et pourtant déjà si avancée. Elle a des édifices imposants et magnifiques, des rues larges et gaies, qui sont plutôt des boulevards, des parcs et des jardins, une université, une école polytechnique, un musée, une bibliothèque. Elle peut se vanter surtout de n'avoir pas de cabarets ni de bouges. Je me suis promenée dans toutes les directions, et n'ai rien vu, même dans les quartiers ouvriers, qui ressemblât à l'un de ces affreux faubourgs respirant la misère et le vice. Partout de jolies petites maisons propres entourées de jardinets. Point de mendiants, point de fainéants, mais partout des gens à peau blanche, bien lavés, bien peignés, tous actifs. Que tout cela est rafraîchissant, après Colombo ! Oui, Adélaïde me

conviendrait infiniment mieux comme paradis qu'aucun endroit de l'Inde. Les habitants sont principalement des Anglais et des Allemands. Quand je considère cette heureuse ville, je me dis qu'après tout si quelqu'un est digne de devenir maître du monde, c'est l'Anglo-Saxon. Quelle autre race est aussi avide de progrès, aussi éclairée et aussi humaine ?

L'Australie-Méridionale – qui devrait être appelée Australie-Centrale, puisqu'elle s'étend de l'océan Glacial Sud à l'océan Indien – fournit tout le continent de vin et de blé. La plupart des fermiers sont des Allemands, qui rendent la contrée très prospère et font, paraît-il, les meilleurs colons, car ils sont sobres, intelligents et actifs. Le vin d'Australie a la réputation d'être de première qualité, mais nul n'est prophète en son pays, et les Australiens préfèrent le vin importé. La plus grande partie de leur vin s'en va en France pour en revenir sous le nom de bordeaux et être vendu ici à très haut prix. L'humanité est la même partout, elle aime à être dupée. Seule la partie sud de la colonie est fertile ; plus au nord, ce sont des plaines sablonneuses. Pourtant, à travers ces solitudes brûlées du soleil et hantées par le mirage, on a fait passer en 1872 le télégraphe qui relie l'Australie avec le reste du monde. Ce fut un Anglais – Macdowell Stuart – qui entreprit ce travail. Son nom devrait être connu plus universellement qu'il ne l'est. Pourquoi entend-on toujours parler de cet éternel Napoléon I^{er}, lorsqu'il y a tant d'hommes qui méritent mieux notre admiration et notre gratitude ? Nous sommes encore des barbares si nous

pouvons admirer davantage un destructeur qu'un homme de science ou un explorateur.

X

Melbourne, 20 août 1892.

SI ADÉLAÏDE m'a étonnée, Melbourne m'a causé une plus grande surprise encore : je ne m'attendais pas à trouver aux antipodes une aussi grande métropole. Melbourne est encore une ville naissante, mais plus civilisée que sa sœur Adélaïde. À peine vieille d'un demi-siècle, elle a une population de plus d'un demi-million d'habitants. Les villes semblent ici sortir de terre comme des champignons après la pluie. Melbourne n'est pas très différente de Vienne ou de toute autre ville européenne ; pourtant les rues sont ici plus larges et plus belles. Aussi les Melbournais en sont-ils fiers ! On m'a raconté qu'à Sydney les habitants demandent aux étrangers : « Que dites-vous de notre port ? » et à Melbourne : « Que dites-vous de nos rues ? »

Melbourne peut être fière de bien d'autres choses encore, par exemple de sa très belle université, de son magnifique Palais du Parlement, et de plusieurs autres édifices. Ce qui me frappe le plus, c'est un chemin de fer suspendu, le plus propre, le plus confortable et le plus rapide que j'aie vu.

Il y a naturellement bien d'autres choses à admirer dans cette ville, mais je te la décrirai une autre fois, quand je reviendrai à Melbourne pour un plus long séjour.

Pense que j'ai déjà fait la connaissance d'une charmante famille de Melbourne, d'origine polonaise; ces gens sont si ravis de voir quelqu'un arrivant de leur patrie qu'ils m'ont beaucoup engagée à m'établir à Melbourne comme professeur de langues. En outre, mes compagnons de voyage, les fiancés de soixante-dix ans, m'invitent à faire un séjour chez eux. J'ai refusé, naturellement. Il vaut mieux que je sois absolument seule et libre dans ma lutte pour l'existence.